

I) Sujets Centrale-Supélec et CCINP (Concours commun des Instituts nationaux polytechniques) — durée : 4h pour deux exercices

1<sup>er</sup> exercice : RÉSUMÉ

Après avoir lu attentivement cet extrait d'ouvrage d'environ 1500 mots (format Centrale-Supélec) ou 900 mots (format CCINP), vous en ferez un résumé d'une longueur comprise **entre 200 et 250 mots (Centrale-Supélec)** ou **avoisinant les 100 mots (CCINP)** avec une marge de dépassement possible de 10%. Vous vous efforcerez le plus possible de reformuler en termes appropriés le propos de départ. Dans votre résumé, vous mettrez au crayon à papier une barre tous les dix mots pour faciliter le comptage, et vous inscrirez le total de mots utilisés en fin de texte.

**[Début du texte au format Centrale-Supélec, jusqu'à la fin p. 3 ; voir p. 2 pour le format CCINP]**

*La perte n'est pas le manque*

La vie sans Autre est un désert, un gouffre plutôt, où l'on éprouve un vertige anxieux au risque d'y tomber. Telle est la condition de l'angoisse. On peut combattre ce vertige par l'action, la fuite qui évite de contempler l'abîme. On peut aussi remplir le vide avec des mots parlés ou des mots écrits. Le manque invite à la créativité, la perte invite à l'art, l'orphelinage invite au roman. Une vie sans actions, sans rencontres et sans chagrins ne serait qu'une existence sans plaisirs et sans rêves, un gouffre glacé.

Voici la tombe dans toute sa naïveté. Sur une pierre on a écrit : « Regrets éternels ». Une phrase, une photo, quelques fleurs fanées pour dire : « Tu vis encore en moi. » L'image et l'écriture permettent de ne pas totalement laisser mourir ceux qu'on aime encore. Ce serait une honte de poursuivre la vie comme si de rien n'était. En parlant des défunts, on leur donne une dignité qu'ils n'auraient jamais eue si on avait laissé leur corps se putréfier par terre. Une pierre sculptée, quelques mots, quelques fleurs fabriquent un petit théâtre de la mort. On honore le défunt, ce qui nous rend notre dignité : « Je ne suis pas de ceux qui laissent la putréfaction gagner le corps de celui qu'ils n'aiment déjà plus... »

La perte et le manque ne sont pas forcément associés. Quand je perds un collègue avec qui je travaillais, je dois réorganiser mon travail. C'est une perte de temps, d'efforts et d'argent, mais je n'y étais pas attaché, il ne me manque pas. En revanche, quand je dis : « Je manque de père », peut-être est-ce parce qu'il est parti, mort ou enfui ? Il peut être présent et me manquer quand même, s'il ne prend pas sa place, s'il ne s'imprègne pas au fond de moi.

Sans Autre je ne suis personne, mais avec un autre, je suis aliéné, heureux de le suivre, de l'imiter, d'apprendre ses mots et ses valeurs : bienheureuse aliénation ! J'ai acquis une langue, une croyance, une culture. Sans lui je serais vide ; avec un Autre, je deviens moi-même, aliéné par cet étranger qui s'est emparé de mon âme. J'aspire à m'attacher à une image d'homme paternel, un modèle identificatoire qui me montre la voie, me protège et qui m'aime. Quand il ne prend pas sa place, cette relation me manque : j'ai un

manque de père. Je ne l'ai pas perdu, il n'a jamais été là, je ne sens pas sa présence en moi, je suis insécure, sans forces, sans direction, sans étoile du berger.

Depuis qu'il est planté en moi, « je est un autre ». J'assiste à l'éclosion de ma pensée quand je le regarde et je l'écoute. « Si le cuivre s'éveille clairon, il n'y a rien de sa faute » (Arthur Rimbaud, « Lettre du voyant », à Paul Demeny, 15 mai 1871). Sans Autre, le cuivre ne serait que matière. Pour qu'il devienne clairon, il faut qu'un artisan donne forme à sa substance, qu'un compositeur agence quelques notes, qu'un musicien leur donne vie et qu'un auditeur applaudisse. Que reste-t-il de la matière ? Le cuivre a été façonné clairon, comme l'homme a été extrait de la glèbe. Quand il n'y a pas d'Autre, il n'y a rien à regarder, rien à écouter. Je ne suis rempli que de ce que les autres ont mis en moi. Sans relations, pas de mémoire, trou de mémoire, rien à voir, rien à dire. Ce n'est que grâce à l'Autre que je deviens celui qui se regarde penser comme s'il était lui-même un autre. La conscience de soi naît dans l'altérité. L'aliénation est mon identité. Je ne pense pas, « on me pense » (Rimbaud, autre « Lettre du voyant », à Georges Izambard, 13 mai 1871).

Charles Juliet décide d'abandonner ses études de médecine pour se consacrer à l'écriture (voir son livre *Une lointaine lueur*, 1992). Volontairement, il renonce à un métier qui aurait rempli sa vie, il se met en retrait pour se contraindre à écrire. Dos au mur, il a besoin d'un manque, d'une oppression anxieuse pour remplir la page blanche. Genet lui aussi cherchait la situation qui l'obligerait à écrire. Il commettait des vols et des escroqueries tellement maladroites qu'il parvenait à se faire prendre. Alors, enfermé, il éprouvait le besoin d'écrire pour s'évader. Dans un contexte de chaleur affective, les mots, pour lui, sont sans saveur. La tombe, la prison, les égouts leur donnent une odeur. **[Début du texte au format CCINP] C'est dans le noir qu'on espère la lumière, c'est la nuit qu'on écrit des soleils.**

**Dans un réel désolé, le monde des mots construit une espérance.** Je me souviens que, au début de mes études de médecine, j'avais dû prendre un poste de maître-nageur à la piscine d'Ermont, dans la banlieue parisienne. Dans l'animation de la journée, j'étais entraîné par l'action, par les rencontres et l'agitation autour de moi. Le soir, quand la vie s'éteignait et qu'il fallait ranger le matériel, le souci des examens à l'université m'étreignait à nouveau. J'étais étonné par ma réaction : au lieu de rentrer vite dans ma chambre pour me remettre à étudier l'austère PCB (physique, chimie, biologie), je m'isolais dans une cabine de bain et je sortais de mon sac de sport... un livre de poésie. Assis sur la planche d'une triste cabine aux murs encore mouillés, j'ai découvert Nietzsche. Quelques instants de bonheurs tristes, en visitant le monde de ce philosophe que je prenais pour un poète. Une grande part de mon plaisir venait du contraste entre l'élégance de ses mots, la beauté des images que sa pensée produisait et la boîte sordide de la cabine de bain, nue, morne et puant l'eau de Javel. Les mots de Nietzsche m'aidaient à m'évader du triste réel. Les mêmes phrases, dans un contexte confortable où la banalité des choses aurait engourdi ma conscience, n'auraient pas eu la même saveur.

C'est ainsi que je comprends pourquoi Genet se faisait emprisonner pour éprouver le bonheur de s'évader grâce aux mots et pourquoi Rimbaud ne craignait ni l'odeur des pisso-

tières ni celle des mots obscènes. Sa vulgarité de tous les jours soulignait par contraste la beauté de ses vers. L'odeur des mots obscènes n'est pas une métaphore, c'est ainsi que Rimbaud les reniflait. [...]

### *Tracer des mots pour supporter la perte*

Nous aussi, nous devons écrire, tracer des mots sur un papier pour supporter la perte d'un être aimé.

Nos frères disparus sont comme nos amours  
Tant que l'on n'a pas vu leur nom sur une pierre  
On ne prend pas le deuil, on survit, on espère...  
(Anne Sylvestre, « Le pont du Nord », chanson.)

Dès que les mots sont gravés sur la pierre, on quitte le monde de l'espérance, celui des leurre, des faux espoirs. Il faut pactiser avec le réel : « Nos frères disparus sont comme nos amours... On ne prend pas le deuil. » [...]

Les mots parlés sont des organismes vivants qui structurent la rencontre et harmonisent les interactions. Ils sont composés de sonorités convenues, de musique, de mimiques, de gestes et de silences qui, dans l'acte de parole, placent l'objet à l'extérieur de soi. Les mots parlés s'énoncent en présence d'un auditeur qui, en retour, émet d'autres mots, d'autres mimiques, d'autres « silences qui s'accordent ou s'affrontent dans une danse conversationnelle. La présence muette de celui qui écoute participe au discours de celui qui parle. Les mots écrits ont un autre destin. Le dessin des lettres, des signes et des images construit un monde de représentations qui s'adresse à un ami invisible, le lecteur, qui n'interagit pas avec l'écrivain.

Dans les deux cas, l'acte de parole (parole parlée ou parole écrite) exerce à la maîtrise d'une émotion. Christine Orban [écrivaine française] ne parvenait pas à parler de la mort de sa sœur qui s'était laissée mourir quand son mari lui avait annoncé qu'il gardait les enfants dans son pays à l'étranger et qu'elle ne pourrait plus jamais les revoir. « Elle en est morte », a dit Christine qui, ne pouvant pas en parler, a éprouvé le besoin de l'écrire dans un livre. Sa gorge se serrait quand un journaliste lui posait une question l'invitant à lui dire ce qu'elle avait écrit. Jusqu'au jour où, ce livre ayant été traduit, elle fut invitée aux États-Unis. Elle parle suffisamment l'anglais pour se débrouiller, mais pas assez couramment pour s'exprimer « sans réfléchir ». Et là, surprise ! Le simple fait d'avoir à chercher ses mots la rend capable de parler de la mort de sa sœur en anglais, alors qu'elle n'y parvient pas en français ! Le travail de la parole, l'élaboration l'ont aidée à maîtriser l'émotion douloureuse. Ce n'est pas l'acte de parole qui apaise, c'est le travail de la recherche des mots et des images, l'agencement des idées qui entraîne à la maîtrise des émotions.

Boris Cyrulnik (né en 1937), *La Nuit, j'écrirai des soleils*, Odile Jacob, 2019, édition numérique p. 44-60.

2<sup>e</sup> exercice : DISSERTATION

**« C'est dans le noir qu'on espère la lumière, c'est la nuit qu'on écrit des soleils. Dans un réel désolé, le monde des mots construit une espérance. » (Boris Cyrulnik, *La Nuit, j'écrirai des soleils*, 2019, édition numérique p. 47.)**

Vous commenterez et discuterez ce jugement d'un célèbre neuro-psychiatre en envisageant toutes ses implications pour réfléchir à « la force de vivre » : votre réponse prendra la forme d'une démonstration progressive permettant d'explorer plusieurs façons de penser, illustrée par des exemples précis tirés des trois œuvres au programme.